
SERMON XIV.

L'EXAMEN DE SOI-MÊME.

SERMON SUR 1 COR. XI. 28.

*Que chacun s'éprouve soi-même et qu'ainsi il
mange de ce pain et boive de cette coupe.*

Pour un jour de Communion.

AU retour de chacune de nos solennités, M. F., il me semble que je suis plus frappé de la fuite du temps. Il court; il se précipite; il nous laisse étonnés de la rapidité de sa course, et des changemens qu'il a produits. Tout passe autour de nous, et nous passons nous-mêmes sur la

terre : nous voyons la scène changer à chaque instant ; et tous les objets nous échapper les uns après les autres. La religion seule demeure : elle accompagne l'homme dans son pèlerinage ici-bas : elle lui prend la main pour soutenir ses pas : elle lui présente ses consolations , ses grâces : elle les redouble à ces époques saintes , qui sont comme des temps de repos , de rafraîchissement , où il respire et reprend de nouvelles forces ; où en attendant l'heureux période auquel il lui est permis d'aspirer , il en reçoit , il en savoure un délicieux avant-goût.

Mais pour répondre à de tels bienfaits , pour se les approprier , pour en jouir , n'avons-nous rien à faire de notre côté ? Et s'il est des sentimens que Dieu ait droit d'attendre de nous , n'est-il pas important d'examiner si nous les avons en effet ?
Que chacun donc s'éprouve soi-même.

C'est à vous présenter quelques réflexions sur ce précepte de l'Apôtre que nous destinons ce discours. Écoutez-nous ,

M. F., avec des cœurs bien disposés ; et Dieu veuille lui-même animer notre dévotion !

I. *Que chacun s'éprouve soi-même.....*

Rien de plus exprès que l'ordre renfermé dans ces paroles : ce n'est point un conseil, une exhortation, c'est une injonction positive ; c'est l'exposé d'un devoir indispensable.

Cet examen, cette connoissance de soi-même, est le premier précepte de la sagesse. Se faire une juste idée de ses forces ; envisager les défauts qui peuvent nous nuire, les côtés foibles qu'il faut prémunir ; rappeler le passé pour chercher en quoi nous avons manqué ; prévoir les écueils que nous offrira l'avenir, voilà une précaution nécessaire pour réussir dans le monde ; pour réussir dans quelque vocation qu'on embrasse, dans quelque science qu'on étudie ; pour atteindre le but quelconque qu'on se propose. La science de la vertu, la plus belle, la plus difficile de toutes, la vocation du Chrétien, la plus

noble des vocations , seroit-elle la seule qui ne demandât point d'attention et d'efforts ? Ah ! loin de là ; plus que toute autre , elle exige l'esprit de recueillement , d'examen , de vigilance.

La dissipation nous livre aux objets extérieurs , qui sont presque tous dangereux pour nous : en nous rendant étrangers à nous-mêmes , elle nous conduit à notre perte par des degrés insensibles.

C'est la réflexion qui peut nous défendre de l'impression de ces objets , nous éclairer sur notre état , et sur la route que nous suivons. C'est par la réflexion , c'est par l'examen de nous-mêmes que nous apercevons nos besoins , et que nous sommes conduits à demander le secours du Ciel. C'est par elle que nous découvrons nos penchans coupables , que nous épurons nos vertus , que nous les rendons dignes de ce Dieu qui ne veut point y trouver d'alliage. C'est ainsi que nous nous retraçons nos péchés , que nous les expions par le repentir , que nous nous

fortifions par le souvenir douloureux qu'ils nous laissent, que nous retenons en quelque sorte le passé qui s'enfuit, en gravant dans notre mémoire les leçons qu'il nous donne. C'est par la réflexion que nous fixons les mouvemens vertueux qui s'élèvent en nous, que nous les changeons en résolutions arrêtées. C'est par la réflexion que nous nous armons contre les surprises des sens, que nous triomphons de la tentation présente en anticipant sur l'avenir, que nous opposons à l'attrait d'un plaisir passager, et les douceurs que nous fera goûter le sentiment de la victoire, et ces objets éternels que la foi nous fait envisager. *Que chacun donc s'éprouve soi-même.*

L'attention et la réflexion sont ici d'autant plus nécessaires qu'il est plus aisé de s'abuser sur ce point. Qu'y a-t-il pour la plupart des hommes de plus inconnu que leur propre cœur ? Interrogez l'un d'eux sur le caractère et la conduite de ses amis, de ceux qui composent sa société ;

il vous rendra un compte exact de leurs qualités , de leurs travers , de leurs défauts , de leurs vices ; mais ses propres défauts , voilà ce qu'il ignore absolument , et rien ne lui causeroit plus de surprise que de se voir lui-même sous ses propres traits.

L'amour-propre est un flatteur qui ne nous quitte jamais ; il étend un voile épais entre nous et la vérité. C'est même à l'égard de nos qualités morales que nous nous faisons le plus d'illusions : l'orgueil et la passion se réunissent alors pour nous en imposer. Hélas ! ces facultés de l'esprit que nous avons reçues pour un autre usage , ne sont le plus souvent que de lâches sophistes gagnés par nos inclinations criminelles , et qui dans chaque occasion s'efforcent ou de parer de belles couleurs les vices dont nous ne voulons pas nous corriger , ou d'exagérer notre force et nos vertus. Ainsi les vierges folles , jusqu'au dernier moment , se croyoient en état d'aller au devant de l'époux. Ainsi les

filz de Zébédée à qui Jésus demandoit s'ils pourroient le suivre jusqu'à la mort , s'ils pourroient boire la coupe qu'il devoit boire lui-même , n'hésitèrent pas même un instant à lui répondre : *Nous le pouvons , Seigneur* (Matt. XX. 22.).

Qu'il est donc important , M. F. , de faire souvent la revue de notre cœur en présence de Dieu , qui peut seul l'éclairer ! Qu'il est nécessaire d'implorer son secours , de lui demander qu'il nous donne son Esprit d'intelligence et de sagesse , qu'il dissipe nos illusions , et nous montre à nous-mêmes sous notre véritable forme !

Mais il est des circonstances où cette nécessité devient plus pressante encore , et telle est sans doute celle où nous nous rencontrons. Qu'elle est auguste et solennelle ! Nous célébrons la mémoire de cet événement , de ce bienfait sur lequel on ne peut arrêter sa pensée , sans que le cœur et l'imagination s'y perdent et s'y confondent. Du milieu de ces symboles sacrés , ne vous semble-t-il pas entendre

sortir ces accens : *Il n'y a point de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis* (Jean. XV. 13.). Et quel est celui qui nous adresse cette voix si touchante et si tendre ? C'est ce Jésus dont le bonheur et l'immortalité faisoient l'essence, ce Jésus devant lequel les Anges se prosternent ; c'est le Fils unique de Dieu ; c'est lui qui a voulu souffrir et mourir pour nous. Ah ! quelle ingratitude , quel outrage de célébrer la mémoire d'un tel sacrifice avec des cœurs distraits, infidèles ! Avec quelle émotion ne devons-nous pas nous examiner pour chercher en nous , ou pour y faire naître ce dévouement , cet amour qu'il est si juste de présenter au Seigneur !

La Sainte-Cène peut encore être envisagée comme un acte par lequel nous nous unissons plus intimément avec notre Dieu. Il nous dit dans cet instant : *Je me tiens à la porte et je frappe* (Apoc. III. 20.) Chrétiens ! le recevriez-vous ce Dieu dans une âme remplie de mille objets

vains et frivoles , souillée peut-être par de honteux penchans ?

Hâtez-vous d'examiner , de purifier cette âme : pénétrez dans ses replis les plus cachés : faites-en sortir ces passions criminelles , ces monstres impurs qui s'y cachent : bannissez-en ces objets terrestres qui exercent sur elle trop d'empire : qu'elle appartienne tout entière au Dieu seul qui peut la remplir.

Enfin , M. F. , en participant à la Sainte-Cène , nous venons renouveler le serment de fidélité par lequel nous nous sommes liés en entrant dans l'Église ; nous prenons à témoin de nos engagemens , ces fidèles assemblés , cette table , ces symboles sacrés , ce lieu saint , la Majesté divine qui le remplit. Et nous prêterions un tel serment avec légèreté , sans réfléchir sur les devoirs qu'il nous impose , sans consulter nos forces , sans nous précautionner contre notre foiblesse , sans examiner si dans cet instant où nous nous avançons vers l'autel , nous ne sommes point déjà parjures !

Ainsi , sous quelque point de vue qu'on envisage la Sainte-Cène , il est évident qu'elle renferme tout ce qu'il y a de plus intéressant , de plus saint , de plus auguste dans la religion. Quelle témérité par conséquent d'y participer avant d'avoir examiné son cœur ! Quelle folie , quelle impiété de ne pas faire dans cette occasion ce que l'on fait lorsqu'il s'agit d'une entreprise terrestre dont on veut assurer le succès !

D'autant plus , Chrétiens , que la participation à la Sainte-Cène a des suites inévitables et de la plus haute conséquence. Ne nous y trompons pas ; nous ne pouvons sortir de ce temple tels que nous y sommes entrés. Les grâces qui nous sont offertes animent , réchauffent , fortifient les cœurs bien préparés , mais aussi elles endurent nécessairement ceux qu'elles ne peuvent toucher. En résistant à la bonté divine , on en émousse l'impression sur son âme ; on ne lui laisse plus de ressource pour nous rappeler ; on s'accoutume à être

ingrat et infidèle sans remords, ou bien à passer d'une émotion de piété passagère à de nouvelles chutes, à un nouvel oubli de Dieu : la vie s'écoule dans ces alternatives ; chaque communion rend plus coupable ; chaque communion est un degré par lequel on descend plus avant dans l'abîme : Dieu de son côté s'offense, s'irrite, s'éloigne. En serions-nous surpris ? Dans ces momens d'abandon où notre cœur s'ouvre aux objets qui nous sont chers, où il demande à s'unir plus étroitement à eux, s'ils ne répondent que par la froideur à l'épanchement de notre tendresse, quelle blessure plus cruelle pourrions-nous recevoir ?

M. F., Dieu nous prévient aujourd'hui par tous les trésors de sa grâce ; il nous appelle à sa table ; il nous dit : *Quand vos péchés seroient aussi rouges que le vermillon, ils seront blanchis comme la neige* (Es. I. 18.) ; il semble avoir oublié qu'il est Dieu, et que nous ne sommes que poussière, ou plutôt c'est à l'étendue de

sa

sa miséricorde que nous reconnoissons l'Être infini. Et s'il ne trouvoit en nous que des âmes insensibles ou infidèles, le châtiment ne seroit-il pas en proportion du bienfait ? Il se peint lui-même dans l'Écriture sous l'image de ce roi qui, remarquant le téméraire venu dans la salle du festin sans avoir mis *la robe de noces*, lui adresse cette question foudroyante : *Comment êtes-vous entré ici ?* et ordonne *qu'il soit jeté dehors* (Matt. XXII. 11. 13.) Vous connoissez cette terrible déclaration de Saint-Paul : *Quiconque mange de ce pain et boit de cette coupe indignement, mange et boit sa condamnation.* (1. Cor. XI. 29.) Ces paroles, qui ont souvent résonné à nos oreilles, ne réveilleroient-elles plus d'idée dans notre âme ? Ah ! si dans ce moment un messager céleste s'offroit à nous ; s'il venoit nous signifier la sentence que notre Juge prononcera un jour sur notre sort, comme toutes les facultés de notre âme seroient suspendues ! comme notre cœur battrait avec violence ! Eh

bien ! M. F., cette sentence , c'est nous-mêmes qui allons la préparer ; c'est nous qui allons la décider en quelque sorte. Ce pain que vous recevrez sera , suivant vos dispositions intérieures, le gage de votre salut, ou de votre condamnation.

II. Je vous le demande maintenant, Chrétiens ; un homme à qui notre religion seroit étrangère, à qui l'on expliqueroit ce que c'est que le sacrement de la Sainte-Cène, et le danger d'y participer indignement, ne penseroit-il pas que cette seule idée doit jeter le trouble dans les âmes, et qu'à l'époque où nous nous rencontrons, le ministère des pasteurs doit être de rassurer les consciences alarmées ?

Voilà ce qui se passoit en effet dans les premiers âges de l'Église, où les vérités de la foi étoient sans cesse présentes à l'esprit. Ces paroles de l'Apôtre : *Que chacun s'éprouve soi-même*, ces paroles retentissoient dans tous les cœurs au retour des solennités saintes ; et après

un examen attentif et scrupuleux, les Chrétiens ne venoient au repas du Seigneur qu'avec une crainte religieuse.

Aujourd'hui, hélas ! plus inconséquens que ceux qui abandonnent l'Évangile, sans adopter leurs principes, il semble que nous imitions leurs mœurs, leur légèreté, leur insouciance ; et à mesure que l'incrédulité, étendant ses ravages dans l'Église, en envahit une partie, le relâchement, comme un poison secret, pénètre et corrompt l'autre. Un grand nombre de Chrétiens viennent ici absolument sans préparation. Cette idée ne s'élève pas même dans leur esprit ; ils croient faire assez de prendre à la porte du sanctuaire un extérieur de bienséance ; ils croient faire assez de s'approcher de la table sainte avec un air de décence et de respect. D'autres s'examinent, mais comment ? ils cherchent, non à se voir tels qu'ils sont, mais tels qu'ils veulent se trouver : ils cherchent, non leurs vices, mais leurs vertus. Au lieu de regarder

ceux qui les devancent de beaucoup dans la carrière, ils se comparent à ceux qu'ils jugent plus coupables. Ils disent avec le pharisien : *Je ne suis point tel que ce publicain* (Luc XVIII. 11.); aussi retournent-ils comme lui dans leurs maisons, sans être justifiés. Il en est sans doute qui sont exempts de cet esprit d'orgueil; mais ils se contentent de former quelques vagues résolutions, d'éprouver une émotion machinale; ils ne jettent sur eux-mêmes qu'un regard superficiel et rapide, peut-être à l'instant de s'avancer vers l'autel. Peu de gens paroissent comprendre ce qu'est cet examen prescrit par la religion.

Ici, Chrétiens, je ne veux point vous proposer de maximes outrées, ni rien ajouter à la sévérité de la loi; je ne veux point vous montrer la piété comme une terre inabordable; mais il ne m'est pas permis, d'un autre côté, d'en trop adoucir la voie.

Hélas! si nous arrêtions nos pensées

sur la sainteté du serment , sur la grandeur du Dieu qui nous appelle , la préparation la plus longue , la plus scrupuleuse , sembleroit encore insuffisante ; mais il faut du moins que cette préparation soit sincère et vraie. Si Jésus ne demande pas que ceux qui viennent à lui s'embarrassent de beaucoup de choses , ni qu'ils se tourmentent par des distinctions subtiles et des raffinemens dangereux , il veut trouver au moins chez eux de la candeur , de la droiture ; il veut du moins trouver en eux le désir de connoître la vérité , une ferme résolution de la suivre pour lui plaire.

Et n'est ce pas là ce que veut nous faire entendre Saint-Paul par cette expression remarquable : *Que chacun s'éprouve soi-même ?* N'est-ce pas comme s'il nous disoit : attachez-vous à vous bien connoître : placez-vous sous le vrai point de vue pour lire dans votre conscience : touchez les endroits sensibles de votre cœur pour vous assurer qu'il n'y a au-

cure plaie secrète : adressez-lui ces questions décisives qui vous éclaireront sur son vrai caractère.

Ainsi, Chrétiens, pour entrer dans l'esprit de mon texte, il faut nous examiner, non sur cette multitude de faits qui échappent à la mémoire, mais sur les grands points de la religion. Il n'est pas besoin de suivre tous ces ruisseaux dans leurs cours, remontons à la source.

Aimez-vous les uns les autres. La voilà cette vertu qui est *le commandement nouveau, la livrée des disciples de Jésus* (Jean XIII. 34. 35.). En suis-je revêtu? doit se dire chacun à lui-même. Et ce ne seroit pas assez d'en sentir quelquefois l'ardeur, de l'exercer dans quelques occasions clairsemées; elle est de tous les instans; elle doit être l'âme de notre âme, et la vie de notre vie. C'est elle qui doit donner à notre voix ses accens, à notre physionomie son expression et son charme. Elle est tour-à-tour, douceur, complaisance,

discrétion, support, prévenance, compassion, bienfaisance, générosité, pardon des injures. Est-ce cette angélique vertu; est-ce elle, ou bien l'intérêt personnel, qui est notre passion dominante?

Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme (Luc X. 27.): voilà le premier et le plus grand commandement. L'aimons-nous en effet ce Dieu? L'aimons-nous comme il veut être aimé? lorsque sur les ailes de la prière nous essayons d'élever notre âme jusqu'à son trône, ne la sentons-nous point retenue sur la terre par quelque lien secret? Lorsque nous lui promettons un entier dévouement, ne s'élève-t-il aucun murmure dans notre cœur? n'entendons-nous le cri d'aucune passion qui redoute d'être immolée? le caractère distinctif d'un sentiment vrai et profond, c'est de se fortifier par les obstacles, de se roidir contr'eux, de prendre plus d'énergie dans les dangers. Sommes-nous devenus plus zélés pour le culte du Sei-

gneur, à la vue de ceux qui l'abandonnent ? au lieu d'imiter ceux qui profanent le jour du sabbat, l'avons-nous observé nous-mêmes ? l'avons-nous fait observer à ceux qui dépendent de nous, avec une fidélité plus religieuse, une plus scrupuleuse délicatesse ? Lorsque le Ciel nous envoie les saisons fertiles, ses dons nous font-ils remonter à la main qui les dispense ? Lorsqu'il nous châtie, aucun mouvement coupable ne s'élève-t-il dans notre cœur ? aucun murmure n'échappe-t-il de nos lèvres ? S'il visitoit l'Église par des épreuves ; si vous étiez appelés, comme l'ont été tant de fidèles, à lui sacrifier votre repos, vos biens, votre vie, seriez-vous prêts ? votre cœur n'est-il point troublé par cette pensée ?

Ce petit nombre de questions suffit. Si vous m'avez écouté avec attention, votre conscience a dû prononcer : vous devez vous connoître.

Parmi ceux même qui s'examinent en effet, et qui semblent d'abord avoir

suivi le précepte de l'Apôtre , combien encore qui n'en saisissent pas l'esprit ! Je me connois , dit l'un ; cette passion a sur moi trop d'empire ; je ne suis point dans les dispositions nécessaires pour communier ; et il ajoute : je ne communierai point.

Quelle conséquence , Grand Dieu ! je suis en guerre avec le Seigneur ; je ne me réconcilierai point avec lui ! je suis dans un état de condamnation ; je resterai dans cet état ! qu'un homme souillé par une grande faute , et dont la conscience se réveille , se trouve indigne de se présenter à l'autel ; qu'il s'en tienne lui-même éloigné dans les premiers instans ; s'il s'afflige de cette privation ; s'il sent vivement le malheur de son état , s'il se hâte de réparer son péché , de l'effacer en quelque sorte par les larmes de la repentance , je ne vois dans cette conduite que prudence , humilité. On l'a dit ; c'est Israël captif dans une terre lointaine , arrosant de ses pleurs les rivages

de Babylone , soupirant pour les fêtes et les solennités de Sion. Mais dire, je suis indigne de communier , et ne point travailler à détruire le mur de séparation qui nous éloigne de Dieu, c'est se parer d'un faux respect ; c'est vouloir cacher son indifférence pour le sacrement. Non, non ; le but de l'épreuve ordonnée par l'Apôtre n'est point de tenir l'âme séparée de Jésus-Christ, mais de l'engager à revenir à Jésus-Christ par la repentance, afin qu'elle puisse s'unir à lui dans la Sainte-Cène. Saint-Paul ne dit point : *Que chacun s'éprouve*, et s'il n'a pas les dispositions nécessaires, qu'il s'éloigne de la table du Seigneur ; il ne suppose pas même que l'on puisse en concevoir l'idée. Il dit : *Que chacun s'éprouve soi-même, et qu'il mange de ce pain, et boive de cette coupe.....* Mais j'oublie que ceux pour qui je parle ne sont pas dans ce sanctuaire, et que ma voix ne peut arriver jusqu'à eux.

Je m'adresserai donc à vous , M. C.

F., à vous qui voulez vous prévaloir des privilèges du Chrétien , qui vous préparez à venir à l'autel de propitiation , pour y recevoir les grâces qui vous sont offertes. Si vous avez dessein de vous en approcher aujourd'hui , malgré ce qui peut manquer à votre préparation , je ne vous dirai point , différez encore. Le Dieu que vous servez est un Maître jaloux , il est vrai , qui veut être aimé , comme il est digne de l'être ; mais c'est aussi un Maître indulgent , généreux , qui donne également le salaire à l'ouvrier qui vient dès qu'on l'appelle , fût-ce à la dernière heure. Si dans ces instans votre cœur est véritablement touché ; s'il éprouve , non cette émotion insignifiante et passagère , qui n'a point de suite , mais ces mouvemens vifs et profonds , par lesquels l'homme s'élève à Dieu tout entier , et se consacre à lui avec une résolution sincère ; si c'est le cœur qui vous dit d'approcher ; approchez avec confiance.

Et vous , M. F. , qui ne vous êtes pro-

posé de participer à la Sainte-Cène que Dimanche prochain , mettez à profit le temps qui vous reste : examinez-vous d'après les règles que nous vous avons tracées : surtout que cet examen se rapporte à son véritable but, le changement du cœur, une conversion sincère et durable.

Hélas ! qu'elle est déplorable la situation de ces Chrétiens, dont la vie n'est qu'une constante alternative de retours à Dieu, et d'infidélités ! Se relever, et retomber sans cesse ; à chaque communion former de saintes résolutions, et les violer autant de fois qu'on les a formées ; gémir d'offenser le Dieu qu'on adore, et l'offenser toujours ; déplorer l'empire qu'ont sur nous les passions, et ne jamais briser ces honteux liens, quelle situation ! comment l'homme qui a quelque élévation, quelque sentiment de courage peut-il la supporter ?

M. F., nous vous le disions en commençant ce discours ; cette vie s'écoule

si rapidement; elle est exposée à tant de vicissitudes ; la disputerions-nous à Celui qui peut nous donner en échange... l'éternité? Il veut bien encore en ce jour accepter notre offrande ; et l'unique moyen de goûter quelque paix , de jouir de la vie, n'est-ce pas de la lui consacrer ?

Ah ! prions-le de briser les chaînes qui nous arrêtent. Volons dans ses bras paternels ; c'est là que nous trouverons le repos. Alors, ainsi que d'un lieu élevé on voit tranquillement sous ses pieds les nuages se mouvoir et s'entrechoquer, nous serons paisibles spectateurs des scènes orageuses de la vie ; et dans ce moment inévitable, vers lequel chaque instant nous entraîne, dans ce moment où nos amis désolés, notre famille éperdue ne pourront plus rien pour nous, la piété, comme un ange radieux, nous prendra par la main, et nous ouvrira les portes de l'éternité. Amen !